Siècles
Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

27 | 2008
Révolution(s) à l'est de l'Europe

L'image de la Révolution française de 1789 dans le discours public russe des années 1905-1907

Alexandre Tchoudinov

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/siecles/859
DOI : 10.4000/siecles.859
ISSN : 2275-2129

Éditeur
Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2008
Pagination : 37-47
ISBN : 978-2-84516-410-9
ISSN : 1266-6726

Référence électronique
Alexandre Tchoudinov, « L'image de la Révolution française de 1789 dans le discours public russe des années 1905-1907 », *Siècles* [En ligne], 27 | 2008, mis en ligne le 04 juin 2013, consulté le 12 juin 2022.
URL : http://journals.openedition.org/siecles/859 ; DOI : https://doi.org/10.4000/siecles.859

Ce document a été généré automatiquement le 12 juin 2022.

Tous Droits Réservés

L'image de la Révolution française de 1789 dans le discours public russe des années 1905-1907

Alexandre Tchoudinov

1 L'étude de l'influence de la Révolution française sur la culture russe, tant spirituelle que politique, a été menée par de nombreux historiens, originaires de divers pays, ces dernières années. Après la publication en France de l'ouvrage de Tamara Kondratieva, qui a donné le ton des études sur ce thème, diverses publications ont vu le jour, grâce notamment aux travaux de Dmitri Shliapentokh (USA), d'Alexandre Gordon (Russie) ainsi que de l'auteur de ces lignes[1]. Cependant, le grand intérêt de la société russe pour les événements français de la fin du XVIII[e] siècle au moment de la révolution de 1905-1907, qui s'est accompagné à l'époque d'un boum des publications sur ce thème, n'a pas été étudié dans l'historiographie contemporaine. C'est pourquoi je vais tenter ici de combler cette lacune.

2 Je voudrais commencer par une hypothèse qui pourrait sembler paradoxale mais que je vais tenter d'expliciter au fil de cet article : l'intelligentsia russe a aimé la Révolution française mais n'en connaissait presque rien. Plus précisément, les représentations de la Révolution française, partagées par les cercles les plus larges de l'intelligentsia libérale (à l'exception, bien évidemment des historiens professionnels) relevaient de la mémoire historique plutôt que de la connaissance scientifique. En évoquant la « mémoire historique », j'entends ici le sens qu'a donné Pierre Nora aux « Lieux de mémoires », opposant les notions de « mémoire » et d'« histoire » :

> Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose. La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel ; l'histoire, une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la

> confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopant, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censure ou projections. L'histoire, parce que opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. Le mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que des groupes ; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel.[2]

3 La vision de la Révolution française, qui s'est construite dans la culture russe du XIX[e] siècle, appartenait en effet plus à la sphère du sacré qu'au domaine de la connaissance scientifique. De plus, il est important de souligner que le processus même de formation de cette vision, procédait par l'omission consciente de certaines réalités historiques, celles qui contredisaient la représentation idéalisée de la Révolution. Plusieurs générations d'intellectuels russes, opposés à la situation sociale dans le pays, ont contribué à cette situation.

Fortunes de la Révolution française en Russie au XIX[e] siècle

4 Les contemporains de la Révolution française, les intellectuels russes de la génération de N. M. Karamzine et d'A. N. Radichtchev, l'ont reçu comme un tout, avec ses réalités choquantes. Ceci explique les évolutions de leur attitude face à ce qui se passait en France (Radichtchev : « Le bonheur, la vertu, et la liberté, ont été dévorés par le gouffre passionné... »). Pour la génération suivante, les choses ont déjà changé. La représentation de la Révolution française chez les Décabristes est empreinte de dualisme : ils séparent l'histoire de la révolution entre ce qui est acceptable (les principes) et ce qui est condamnable (les crimes). Cependant en divisant l'image de la Révolution, en deux parts égales et indépendantes l'une de l'autre, d'un côté le « bel » idéal, de l'autre la « mauvaise » réalité, les Décembristes ne négligeaient en aucun cas ce second aspect. Ils se donnaient en toute conscience pour but de ne pas permettre que se répètent « les incidents horribles, qui se sont déroulés en France pendant la révolution »[3]. Ils étaient ainsi loin de s'identifier aux hommes de la Révolution française, qui de gré ou de force, formaient cette réalité « inacceptable » et en portaient la responsabilité.

5 La perception de la génération suivante des intellectuels d'opposition issus de différents milieux dans les années 1840 avait déjà évolué. Pour eux, la vision idéale de la Révolution française avait pris une signification dominante, reléguant peu à peu au deuxième plan son récit réel. Contrairement aux Décabristes, les membres des cercles d'opposition, qui luttaient uniquement par la *parole* contre la réalité sociale qui les entourait, n'avaient pas de raison d'attendre, ni avec espoir ni avec circonspection, la répétition des événements révolutionnaires sur le sol russe dans un futur proche. En conséquence, ils ne voyaient dans la Révolution française qu'un principe abstrait, le symbole de la négation, du renversement. L'adoration vouée à la Révolution française, comme réalisation du principe de négation de l'ordre ancien, acquis effectivement le caractère d'un culte original, à propos duquel A. I. Herzen écrivit plus tard : « Le culte de la Révolution française, c'est la première religion d'un jeune Russe ; et qui de nous ne possédait pas, en cachette, les portraits de Danton et de Robespierre »[4]. Les membres

des cercles radicaux des années 1840, non seulement admiraient les révolutionnaires français, mais aussi s'identifiaient directement à eux, se divisant ainsi en « jacobins » et « girondins » dans leurs débats sur la Révolution. Dans ce monde des idées, ce monde des mots, grâce auquel ils se protégeaient de la réalité jugée inacceptable, et dans lequel ils vivaient de manière originale, la Révolution française idéalisée restait pour eux le présent éternel.

6 Dans les années 60-80 du XIX[e] siècle, quand apparut la génération qui allait être au sommet de son activité sociale en 1905, une vision idéalisée de la Révolution française se répandit parmi les couches les plus larges de l'intelligentsia. Ces idées n'étaient pas liées à une activité révolutionnaire clandestine mais alimentaient d'une façon ou d'une autre les sentiments d'opposition, l'envie diffuse de changements. Les sentiments éprouvés à l'égard de la Révolution française, devinrent une sorte de code, par lequel se reconnaissaient les membres de ce groupe social des « gens éduqués à la modernité ». Voici comment s'en souvint le révolutionnaire V. K. Debogorij-Mokrievitch : « Sur l'histoire de la Révolution française, les ouvrages qui étaient principalement traduits et vulgarisés, étaient ceux des auteurs dithyrambiques. Nous nous en délections. Nous connaissions sur le bout des doigts les noms de tous les héros de la Révolution française, depuis les principaux meneurs jusqu'aux individus de second plan, et même des personnalités insignifiantes. Aux uns plaisait Danton, aux autres Camille Desmoulins, tandis que d'autres enfin rêvaient de Saint-Just. Telle était l'atmosphère dans laquelle nous baignions dans les années 70, allumant en nous la flamme révolutionnaire »[5].

7 La révolution était non seulement désirée, mais aussi considérée comme inévitable. Non pas une révolution semblable à celle qui s'était produite en France, qui avait eu lieu dans la réalité, avec les massacres de septembre, la guerre civile en Vendée, les noyades de Nantes, la Grande Terreur, et autres, mais cette « Révolution française » à l'image idéalisée, qui de génération en génération avait vécu dans la mémoire historique de l'intelligentsia russe. L'historien éminent Nikolaj Kareev se souvenait, que « celui qui a commencé à vivre consciemment dans les années 1960-70, ne pouvait pas ne pas réfléchir, au moment et à la façon par laquelle la longue révolution de l'Europe de l'Ouest dans son flux irrésistible, s'emparerait de la Russie, ayant déjà commencé depuis l'époque des Décabristes à exercer son influence sur les cercles avancés de notre société »[6].

8 L'étude professionnelle de la Révolution française, qui a débuté en Russie après la réforme, n'a non seulement pas détruit ce « culte », mais au contraire elle n'a fait que l'affermir encore plus. Ceci n'a rien d'étonnant dans la mesure où les grands historiens de « l'école russe », à quelques rares exceptions près, appartenaient à ce même groupe social « progressif » ou « éduqués à la modernité » de l'intelligentsia, pour laquelle le culte de la Révolution française faisait office de moyen d'auto-identification et de rassemblement. En partageant leurs convictions et leurs erreurs avec le public se trouvant sous la tyrannie de la mémoire collective, les historiens, de gré ou de force, implicitement ou explicitement, reproduisaient dans leurs travaux ce même mythe, lui donnant cette confirmation « scientifique » attendue par leurs lecteurs.

9 Il ne faut cependant en aucune manière en déduire que les historiens de « l'école russe » altéraient ou falsifiaient les faits. Ils menaient leurs recherches sur des problèmes *concrets* à un niveau professionnel très élevé, et dans de nombreux cas leurs études n'ont jusqu'à maintenant pas perdu de leur valeur scientifique. Mais les travaux

généraux, destinés au grand public, montraient la Révolution française sous un seul angle, comme une sorte de fête, personnifiant la joie de la victoire de la liberté sur le despotisme. Les faits n'étaient pas déformés, mais tout simplement passés sous silence. Les aspects sombres de la Révolution étaient dissimulés et la question de son « coût » était laissée de côté. Le maître de « l'école russe » Kareev évoque sans détour dans ses mémoires le choix tout à fait conscient d'un tel raccourci historique :

> D'après la vieille tradition, édifiée sur les histoires de la révolution plus anciennes (Mignet et Thiers, Michelet et Louis Blanc), par ses anciens adulateurs, c'est avant tout le côté représentatif, héroïque et festif de la révolution, devenu une légende poétique, qui sautait aux yeux. Le serment du Jeu de paume, la prise de la Bastille, la nuit du 4 août, la fête de la Fédération, la Déclaration des droits de l'homme, la Marseillaise, sont en effet de beaux moments, impressionnants, capables d'enthousiasmer au plus haut point. Mais tout cela est justement le côté poétique, festif et représentatif de la Révolution, qui avait aussi sa prose, ses jours de semaine, son envers, et à côté de l'héroïsme, sa pathologie.[7]

Hagiographie de la Révolution française dans la Russie de 1905

10 Et si les historiens professionnels eux-mêmes n'étaient pas assez impartiaux dans leur éclairage des événements français de la fin du XVIII[e] siècle, que dire alors des publicistes et des vulgarisateurs, qui ont activement abordé ce sujet pendant et après la révolution en 1905-1907. Le récit de la Révolution française servait pour eux de prétexte pour exprimer, plus ou moins directement, leurs rapports négatifs à la réalité russe, et appeler à son changement par la voie révolutionnaire. En conséquence, ces auteurs recherchaient la ressemblance entre la France de l'Ancien Régime et la Russie du XIX[e] et du début du XX[e] siècle. Ainsi, ils identifiaient obstinément la monarchie des Bourbons avec l'autocratie russe, et parfois même ils attribuaient aux paysans français la foi bien russe en « le roi père »[8]. Les paysans français eux-mêmes étaient d'ailleurs représentés comme des serfs à la russe, c'est-à-dire à peu près comme des esclaves[9]. Cela n'était en aucun cas la réalité, mais au moins cette image permettait de donner à la France pré-révolutionnaire des caractéristiques facilement reconnaissables pour les lecteurs russes.

11 D'un autre côté, ces ouvrages cherchaient souvent à arrondir les angles de l'histoire révolutionnaire, à « retoucher » les événements qui n'étaient pas en accord avec l'image de la Révolution comme une « fête de la Liberté ». L'un de ces événements tristement célèbre est le massacre de septembre 1792 dans les prisons, lorsque des centaines de prisonniers, dont la grande majorité n'avaient rien à voir avec la politique, furent déchiquetés par la foule. Cet épisode tragique était ainsi représenté dans les livres populaires sur la Révolution :

> « À partir du 2 septembre, le peuple en foule commença à faire la tournée des prisons et à battre les prisonniers. On ne les tuait pas tous, mais d'après *une liste, préparée d'avance et contrôlée* ; ceux qui n'étaient pas dans cette liste étaient remis en liberté ».[10]
>
> « [...] le jour de l'engagement des volontaires s'est transformé en jour de justice sommaire populaire, en jour de massacres sanglants des *monarchistes, des ennemis intérieurs de la patrie...* Dans une des prisons, à l'Abbaye, on a essayé d'arranger quelque chose de ressemblant à un tribunal. Les prisonniers subissaient un interrogatoire. Immédiatement après on rendait le verdict d'accusation ou

d'acquittement... Les Parisiens tuaient leurs *ennemis,* pour protéger leurs proches ».
[11]

12 Vue sous cet angle, le lecteur avait l'impression que cette violence « contrôlée » s'appliquait uniquement contre les individus effectivement coupables. Sous la plume d'un auteur anonyme d'une brochure sociale-démocrate consacrée à la Révolution française, qui a été rééditée par les Bolcheviks à plusieurs reprises après 1917, le massacre de septembre devient un procès judiciaire bien réglé contre les criminels :

> « À cette époque-là, de nombreux aristocrates et prêtres étaient enfermés dans les prisons municipales. C'est contre eux que se dressa la population parisienne. Le 2 septembre, une foule fit irruption dans ces prisons, et commença à tuer les *criminels*. Au début, on tua sans aucun jugement, mais au bout de quelques heures, un *tribunal populaire* fut instauré, qui examinait d'abord les crimes des accusés, écoutait ensuite leur défense, et seulement après prononçait son arrêt. De cette manière, nombreux sont ceux qui ont évité la mort ».[12]

13 De même, la Terreur de 1793-1794 était représentée comme dirigée uniquement contre les ennemis de la Révolution : « Les révoltés contre la République, les aristocrates, étaient traités avec toute la sévérité possible. Une telle politique est appelée Terreur, c'est-à-dire intimidation. [...] Si la Révolution n'avait pas châtié ses ennemis, elle serait elle-même morte ».

14 Ce n'est en revanche pas le cas pour Thermidor : « Sous le gouvernement bourgeois, des gens innocents moururent en masse, des gens sincèrement dévoués à la révolution, tandis qu'au cours des années précédentes n'étaient morts que *les traîtres et les individus suspects*, dans tous les cas *des ennemis du peuple* ».[13]

15 Même les auteurs qui n'éprouvaient pas de sympathie particulière à l'égard de la Terreur, comme l'auteur anonyme de la brochure sociale-démocrate citée ci-dessus, justifiaient celle-ci par les circonstances de la guerre :

> « La cruauté et l'absence de pitié du gouvernement républicain à l'égard des ennemis intérieurs ne peut s'expliquer que par le contexte tendu, dans lequel vivaient alors les Français ».[14]
>
> « Malgré toute l'horreur des mesures terroristes, la grande majorité du peuple soutenait le gouvernement, car elle voyait qu'il n'y avait pas d'autre possibilité pour conserver l'unité et la solidité de la République ».[15]

16 À cela, il faut ajouter encore une page douloureuse de l'histoire de France de la fin du XVIII[e] siècle : la guerre civile en Vendée. Au cours de cet épisode, les troupes révolutionnaires, après avoir écrasé dans une lutte acharnée les paysans révoltés, se livrèrent à de véritables massacres contre la population civile, et ce sur les ordres du pouvoir révolutionnaire. Dans la représentation de l'histoire de la Révolution française popularisée en Russie, ces événements relevaient uniquement des actes de guerre et les atrocités étaient partagées de part et d'autre : « La guerre était menée avec une cruauté terrible. Les prisonniers, tombés aux mains des Vendéens, étaient immédiatement fusillés. Les prisonniers Vendéens eux aussi subissaient le même sort. Après de nombreux accrochages et affrontements sanglants, que nous ne raconterons pas ici, l'insurrection en Vendée fut réprimée. Cela se passa en décembre 1793... ».[16]

17 Il est particulièrement significatif que cet auteur termine son récit sur la Vendée justement en décembre 1793. Cela lui évite d'évoquer, *après* la destruction des forces armées vendéennes, au début du mois de janvier 1794, la marche punitive des « colonnes infernales » républicaines contre la population civile du département. En effet ces derniers faits auraient sans aucun doute assombri cette image lumineuse de la

Révolution développée tout au long de cet ouvrage. Il faut souligner qu'il n'y a aucun mensonge dans ce passage, à la différence de l'affirmation absurde concernant les listes de septembre « préparées d'avance et contrôlées ». Le fait que les prisonniers étaient « immédiatement » fusillés est une légère exagération puisque en réalité ils subissaient fréquemment les tortures les plus atroces. Cependant si l'on excepte cette petite imprécision, tout le reste du récit est la pure vérité, mais seulement très sélective. Au point que l'histoire du carnage de la population rebelle du département par le pouvoir révolutionnaire est finalement représentée par le littérateur comme un épisode ordinaire des hostilités, même s'il reconnaît qu'il est particulièrement féroce.

18 Dans les ouvrages cités, il est possible de trouver un exemple encore plus probant de l'utilisation « virtuose » des matériaux. Un des auteurs, sans aller jusqu'à recourir à la falsification ouverte, alterne la semi-vérité avec quelques silences, et s'ingénie à « retoucher » pratiquement toute la tragédie vendéenne, véritable tâche noire sur la face de la Révolution :

> « La situation des révoltés vendéens était bien plus favorable que la position des armées républicaines. Connaissant parfaitement le terrain, les Vendéens se déplaçaient rapidement par petits détachements, sur les sentiers étroits, pratiquement invisibles, à travers la forêt, les collines et les marais. Ils attaquaient l'ennemi subitement, tirant sur lui à travers les buissons, les taillis, les hauteurs, et ils disparaissaient tout aussi soudainement. Pour les républicains, les déplacements en territoires inconnus, en l'absence de routes correctes, provoquaient des difficultés extraordinaires. Ils se déplaçaient par grandes colonnes, dans la mesure où se diviser en petits détachements les aurait conduit indubitablement à la mort. Ils avançaient lentement, avec hésitation, regardant autour d'eux à chaque instant, comme des bêtes traquées. Il ne pouvait être question de se reposer et de s'arrêter pour rassembler leurs forces. Bien évidemment, les républicains ne pouvaient pas non plus compter sur l'hospitalité des Vendéens. Tandis que les Vendéens révoltés pouvaient trouver partout des refuges et de la nourriture, les républicains étaient obligés de traîner avec eux leurs provisions, pour ne pas mourir de faim. Tourmentés dans leurs corps et leurs âmes, ils faisaient retomber leur colère sur les Vendéens, qui leur rendaient bien la pareille ».[17]

19 Dans les principes, il n'y a guère ici de quoi polémiquer. L'auteur est plus ou moins exact dans les détails, mais sous un déluge de paroles, il « ruse » en passant sous silence le principal. En effet la tragédie vendéenne, ce ne sont pas les difficultés rencontrées par les troupes républicaines « tourmentées » dans leur progression, ni qu'elles « faisaient retomber leur colère » sur leurs adversaires. La véritable tragédie, c'est bien le fait que ces troupes, en suivant les ordres du pouvoir révolutionnaire, ont cherché à causer l'extermination systématique et dirigée de la population civile, après la fin même de la phase active des hostilités militaires. Au contraire, l'auteur souligne avec force, que les incidents qui se dont déroulés dans le département rebelle n'ont pas dépassé les limites habituelles des « coûts » de guerre, dans la mesure où « malgré toutes ces mesures sévères, la guerre intestine ne finissait toujours pas ». Enfin en conclusion, ce même auteur termine par un *happy end* : « La paix fut finalement conclue avec les Vendéens, en 1795 seulement. Pourtant, si l'on en juge par les conditions de cette paix, la victoire des républicains était loin d'être complète. Il est vrai que les Vendéens acceptèrent de reconnaître le gouvernement républicain. En revanche toutes ces pertes étaient compensées. En outre, ils furent exemptés du service militaire, et leur liberté religieuse leur fut rendue ».[18]

20 Toutefois l'auteur omet de dire, que cette paix n'a pas tenu six mois, et que les « pertes » s'élevaient à 25 % de la population de Vendée.

21 D'ailleurs, tous ces « frais de guerre » de la Révolution étaient mentionnés rapidement et soigneusement amoindris. Ils étaient surtout « rachetés », d'après les auteurs cités, par ses bilans glorieux, qui étaient exaltés dans les termes les plus enthousiastes :

> « La signification de la première Révolution est immense, et pas uniquement en France, mais pour toute l'humanité. Les testaments de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, comme une nouvelle foi, se répandirent sur toute la terre ».[19]
> « Le peuple s'est réveillé d'un sommeil séculaire, a redressé son dos voûté, a tendu ses muscles. Le vieil édifice a tremblé, la violence a fait craquer toutes les coutures, et il s'est écroulé sous les acclamations du peuple triomphant ».[20]

22 Le culte de la Révolution française diffusé parmi les élites intellectuelles de la Russie est un des facteurs importants, qui a conditionné le soutien enflammé de larges couches de l'intelligentsia en faveur de la première révolution russe en 1905 et du renversement de la monarchie en 1917. Selon la vision romantique de la « révolution festive », qui leur était bien connue, ces intellectuels attendaient que la révolution tourne en fête en Russie aussi. Seul Octobre 1917 a rappelé amèrement que de telles attentes n'étaient que des illusions et que la révolution nationale n'était pas une fête mais une tragédie. Mais c'est déjà un autre thème...

NOTES

1. Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins : itinéraire des analogies*, Paris, 1989 ; Dmitri Shlapentokh, *The French Revolution in Russian intellectual life. 1865-1905*, Wesport (Conn.), London, 1996 ; *idem, The French Revolution and Russian anti-democratic tradition. A case of false consciousness*, New Brunswick, London, 1997 ; A. Tchoudinov, « La Révolution française : de l'historiographie soviétique à l'historiographie russe, "changement de jalons" », *Cahiers du monde russe*, 2002, n° 2/3, p. 449-462 ; Alexandre Gordon, « Velikaia francuzskaia revoliucia kak iavlenie russkoj kul'tury (k postanovke voprosa) » dans *Istoritcheskie etiudy o Francuzskoj revoliucii. Pamiati V. M. Dalina*, Moscou, 1998.

2. Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire » dans *Les Lieux de mémoire,* t. 1, Paris, 1984, p. XIX.

3. *Vosstanie dekabristov*, Moscou, Léningrad, 1927, t. 4, p. 90.

4. Alexandre I. Herzen, « Au citoyen rédacteur de l'"Homme" » dans A. I. Gercen, *Sobranie sotchinenij,* Moscou, 1963, t. 30, livre 2, p. 502 (original en français).

5. V. K. Debogorij-Mokrievitch, « Avtobiografia » dans *Deateli SSSR i revoliucionnogo dvijenia Rossii. Enciklopeditcheskij slovar' Granat*, Moscou, 1989, col. 89.

6. N. I. Kareev, *Projitoe i perejitoe*, Léningrad, 1990, p. 289.

7. *Ibid.*

8. N. Nikolin (N. Andreev), *Velikij perevorot ili Velikaia francuzskaia revoliucia,* Saint-Pétersbourg, 1908, 2e part., p. 3.

9. *Ibid.*, 1ère partie, Saint-Pétersbourg, 1907, p. 10-12 ; Voir aussi M. Olenina, *Vesna narodov (Velikaia francuzskaia revoliucia),* Nijni-Novgorod, 1906, p. 10, 75-76 ; E. Efrusi, *Velikaia revoliucia vo Francii*, Moscou, 1908, p. 3-4. De nombreux travaux de publicistes ou de vulgarisateurs publiés en

Russie peu après la Révolution de 1917 présentent aussi la condition des paysans dans la France pré-révolutionnaire comme servile.

10. N. Nikolin, *op. cit.*, 2e part., p. 72.

11. E. Efrusi, *op. cit.,* p. 66-67.

12. *Velikaia francuzskaia revoliucia,* Saint-Pétersbourg, 1906, p. 34. Il existe de nombreuses rééditions de cette brochure : Moscou, 1917 ; Moscou-Petrograd, 1918 ; Gomel', 1919, *etc.*

13. *Ibid.*, p. 39 et 42.

14. E. Efrusi, *op. cit.,* p. 97.

15. N. Nikolin, *op. cit.*, 2e part., p. 95.

16. *Ibid.*, p. 98.

17. E. Efrusi, *op. cit.,* p. 89.

18. *Ibid.*, p. 90.

19. M. Olenina, *op. cit.*, p. 79.

20. M. Nikolin, *op. cit.,* 1ère part., p. 4.

INDEX

Index chronologique : XXe siècle, XIXe siècle
Index géographique : Russie
Mots-clés : Révolution française, historiographie
Keywords : French Revolution, historiography

AUTEUR

ALEXANDRE TCHOUDINOV

Institut d'histoire universelle, Académie des sciences de Russie